

JE NE VEUX PLUS REVENIR DU PAYS DE SAINT-DENYS GARNEAU

Quelque chose s'est cassé à jamais dans Saint-Denys Garneau, dans sa main la boussole a sauté, le coeur s'est étouffé, la culpabilité l'a étranglé, du moins c'est ce que les commentateurs nous ont fait croire. Ils l'ont tué comme on tue tous les poètes, ensuite ils ont pris son cadavre et ils l'ont pendu sur la place publique, ils l'ont brûlé en effigie et l'ont commenté, habillé en épouvantail pour être bien sûrs que mort il resterait mort et qu'il ne nous parlerait plus. Eh bien! ils ont réussi un certain temps, ils l'ont éloigné de moi et de tous les autres. J'avais horreur de ce qu'ils avaient fait de lui quand je l'ai lu à vingt ans. Je les ai crus, j'ai cru ce qu'ils ont dit de lui et toutes leurs calomnies à son sujet, le beau danseur magique. J'ai cru que c'était un poète étouffé de culpabilité et de péché, mot dont je ne voulais plus entendre parler et qui avait assourdi toute mon adolescence, toute mon enfance, *ils* l'avaient rabaissé à cela. Je n'avais pas lu ses vrais poèmes recouverts de trop de poussière. Qu'avaient-ils besoin de l'assassiner encore? N'avait-il pas lui-même, tout au long de son oeuvre, lentement et sûrement, opéré à vif sur son corps et son âme la décollation?

Je n'avais pas vraiment lu la poésie souveraine de Saint-Denys Garneau, poésie simple toute de sons doux et de chants, belle comme les ormes et les saules de sa campagne.

Je n'avais pas vu cette beauté tranquille en ses poèmes qui efface toute douleur, je n'avais pas entendu ce cri de courage, je n'avais vu que la pitié et le sacrifice, alors qu'il y avait la clairvoyance de l'éclaireur des années trente, alors qu'il y avait

la force et la liberté d'un grand poète, le premier écrivain moderne de notre pays.

Les fossoyeurs l'avaient présenté comme le tué du péché, alors qu'il était la joie, la danse et le chant partout dans toutes ses veines. Je le lis aujourd'hui cinquante ans après sa mort et je découvre tout ce que je lui dois, j'ai presque l'âge de sa mort, né trois ans après son départ.

Je n'avais pas vu le poète effaçant toute peine à chaque pas, le poète exorcisant tout mal à chaque respiration et piétinant toute noire pensée sur les trottoirs de ses jeux et dans les espaces de ses rêveries, le poète défaisant habilement tous les anciens liens de nos prisons.

Sa voix était souveraine. Magicien du mot, comme les poètes Sylvain Garneau et Alain Grandbois qui allaient venir après lui, il se jouait de la mort, il l'affrontait par ses lucides et clairvoyantes «esquisses en plein air», par ses jongleries de drôle d'enfant.

Il annulait la mort et son triste mensonge. Ses fusées, ses oiseaux, ses ponts, ses arbres, ses rivages et ses mirages, ses cubes de bois, ses milliers de mots comme des milliers de jouets riaient à la face de l'ombre.

Danseur magique, danseur magnifique, le poète se tenait en pleine lumière, il se balançait sur ses pas perdus, il faisait des ronds dans l'eau, il riait de son «clair éclat de rire».

Nous ne l'avions pas vu danser, il disait vrai, sa joie, nous ne l'avions pas vue, il disait qu'il marchait à côté de sa joie, mais elle était quand même là, il s'en plaignait, mais c'était pour la forme. Les cadavres, c'étaient nous, cadavres ambulants qui n'entendions pas les rires de ce beau poète jouant, sautant et battant du tambour sur les trottoirs de ses poésies, avec «pas deux sous de respect pour l'ordre établi» et sa «manière de scandaliser les grandes personnes».

Même malgré son impolitesse, nous ne l'avons pas remarqué. Dans le fabuleux kaléidoscope qu'il faisait tourner devant nos yeux, Saint-Denys se jouait de tout et de la mort, il foulait aux pieds nos peurs, il traçait sur le sol de nouvelles danses et de nouveaux pas.

Il dansait. Le monde était un miracle d'enfant, un beau mirage. Le poète nous chuchotait des merveilles sorties de sa boîte à mots, il choisissait minutieusement ses mots, les tournait et les retournait, les regardait évoluer dans l'espace et briller dans l'air, il allait et venait sur ses pas en dessinant les configurations des étoiles sur les bords des grands cils de la nuit.

Moi, je n'avais pas vu que Saint-Denys-Garneau se mouvait dans ce monde léger, plein d'astres et de perles scintillantes. Il est bien facile d'accuser les commentateurs fossoyeurs, je m'accuse moi aussi, je n'ai pas enlevé la poussière qui recouvrait les chaussures éclatantes du poète.

Il est passé dans ma chambre avec sa petite lampe espiègle et sa boîte à mots et je ne l'ai pas vu venir. Il est longtemps resté tapi dans l'ombre, derrière mon bureau, attendant que je lui fasse signe pour qu'il sorte de sa boîte à mots.

Il m'a fait la grâce de m'attendre et il est là encore heureusement, c'est comme si je le lisais pour la première fois, il est jeune, sa voix est claire. Je découvre sa joie pour la première fois, lui dont on avait fait un malheureux.

J'entends ses mots sonores, il me fait écrire, il me prête sa boîte à mots, il passe dans ma main, il est à moi, il est mien, j'emprunte sa voix par delà la tombe. Son souffle enchante mon coeur, il danse, il n'est plus cet insecte épinglé, ce beau papillon mort, non, il vole.

Il me semble que j'ai vécu trente ans aveugle à sa poésie. Aujourd'hui, il me fait du bien, je sens tout à coup son monde qui est le mien, sa joie, le vent dans ses saules, je sens le silence

de ses forêts et je sens la paix de ses «champs calmement déroulés».

Je ramasse ma plume qui avait roulé par terre. J'entends son rire fuser, il est là derrière mes mots, tout là, juste derrière, à peine derrière. J'entends son pas, son beau pas perdu et je marche à sa suite, je veux marcher à sa suite dans son tourbillon de poèmes.

Son visage émerge derrière les mots, il a cette tête classique de grand scout, beau comme un jeune premier, petite moustache drôle, il dit doucement ses poèmes d'une voix inaudible, l'air semble vibrer, je glisse dans une autre dimension. Le visage tout blanc, sa cravate dans le cou, il se tient tout droit, immobile comme une statue, puis tout à coup son rire jaillit, éclatant et sonore, je n'avais pas imaginé qu'il pouvait rire, je suis si content de l'entendre rire, de découvrir son bonheur caché.

Il redresse la tête, il se met à danser dans un cercle, veux-tu venir chercher cet oiseau? me demande-t-il. Il prend l'oiseau et le sort de sa cage thoracique et il me le donne, c'est à toi de jouer, dit-il. Je prends l'oiseau en tremblant, il met sa main sur mon épaule, nous marchons. Dans sa voix-oiseau, j'entends aussi celle de Louis Hémon à Péribonka, celle de Gabrielle Roy rue Deschambault au Manitoba, cette même voix profonde du pays qui a donné naissance à Bérénice Ernberg et à Jean-le-Maigre. Cette voix que je ré-entends, je ne sais pas où je l'avais déjà entendue. Cinquante ans qu'il est mort, pourtant c'est comme si c'était hier.

J'ai presque l'âge de sa mort. Encore ce matin, avenue Notre-Dame-de-Grâce, je l'ai revu marcher dans l'allée des Dominicains vers l'imprimerie où il publie à compte d'auteur en 1937 ses *Regards et jeux dans l'espace*. Je demeure juste en face aujourd'hui. Je pense souvent à lui en traversant le parc des Dominicains. Je marche dans ses pas, j'entends sa voix comme

une petite clochette dans le noir des temps, «voix qui sillonne la nuit», me dit-il.

Puis, relisant ses poèmes, le voile se déchire, le monde m'apparaît tout à coup plein de sens et surtout de joie. Saint-Denys me prend la main, je tiens ma plume légèrement entre mes doigts et nous traçons des lignes, des mots, avec lui j'essaie d'écrire pour exorciser les sombres ténèbres.

Il dit, en riant, n'aie pas peur, ne perds pas ta joie, allons, une fois de plus, repoussons le mensonge, repoussons-le de nos voix de «jeunes morts étendus», de nos «voix aux yeux crevés... sillonnons la nuit de notre cri». Et nous allons battant du tambour et jonglant avec nos mots dans le noir, perpétuant la voix ancestrale, «tout le pays derrière les épaules», voix si proche, si familière et si intime, voix d'or qui s'inscrit comme un beau filon au plus profond de la grande coulée du temps.

C'est moi le mourant qui s'ajuste à lui, car il m'est de plus en plus difficile de vivre, je ne fais pas de progrès, tout se casse dans ma main, tous les bouts de chemin. N'est-il pas plus difficile de vivre aujourd'hui qu'en 1940? Il me semble qu'il n'y a plus rien qui tient, que tout se brise. Saint-Denys Garneau a bien fait, il est parti à trente et un ans, moi j'en ai quarante-sept et je continue à déambuler comme un mort dans des corridors déserts.

J'entends sa voix dans la mort, chaque mot couvre un autre mot qui couvre un autre mot, il chante près de moi avec son tambour et il scande sa douleur et la mienne. Il me montre le chemin, je le suis à tâtons dans le noir. Oui, tout nous échappe, me dit-il, pas «de substance ferme à quoi s'attaquer», nous sommes «des fantômes qui s'écroulent», me dit-il encore.

Écrivons, dit-il dans un souffle. Il sort des mots de sa boîte à mots. Et lentement, doucement, quelque chose commence à se former, une sorte d'atmosphère ineffable, reposante, c'est

vivant, ce sont des poèmes, des giclées de lumière où on a le goût d'entrer et de se baigner comme dans un torrent.

Saint-Denys avance bravement dans «la mort grandissante» tel un troubadour chantant. La mort gagne de plus en plus sur nous et il n'est pas sûr que nous la vaincrons. Que faire «avec la nuit devant soi»? Regarde, dit le beau poète, passe de ce côté-ci, franchis la frontière, viens dans ce cercle et danse, «traverse le torrent sur les roches», me dit-il encore, tiens-toi en équilibre entre la vie et la mort, par bonds quitte la vie pour la mort, «allons-nous-en... simplement et bonnement / Comme on s'en irait au ciel», dit-t-il avec les mots scintillants de sa boîte à mots.

Je traverse le rideau. J'écoute la voix-oiseau du poète, sa voix frêle et fêlée, sa «voix au fond d'une chaudière», sa voix «aux yeux crevés». Les mots voltigent, je les laisse entrer. Le poète a tiré le rideau sur le théâtre caché du monde, c'est une scène familière, un monde que je connais bien mais que j'avais oublié depuis toujours. En fermant les yeux je vois avec le poète. Il y avait ce monde, là derrière, tout le temps, j'étais là et je ne m'en souvenais pas.

Je marche avec le poète. La mort n'est pas du côté qu'on pense, me dis-je, les fantômes sont du pays d'où je viens. Nous avançons, doucement mes yeux se dessillent, je me sens renouvelé. Permettez-moi de vous rappeler, me dit Saint-Denys Garneau, qu'il vous restera quelque chose de cette aventure si, un tant soit peu, vous réussissez à vous laisser conduire par le texte, en conformité avec une cohérence intérieure. Partir d'une idée et, une fois en route, la perdre quasiment de vue, voilà qui vous fait faire une belle excursion et qui peut vous donner du plaisir ainsi qu'à votre lecteur. L'idée que vous avez de votre thème, l'image que vous vous en faites ne doivent pas encore être fixées, elles ne doivent cesser de se modifier au fur et à mesure du développement de l'écriture. Laissez l'histoire se dérouler sous vos yeux. Laissez suffisamment de jeu dans

vosre progression pour qu'aucune vérité ne vous empêche de tourner en rond, pour qu'aucune formule apprise ne vienne tout figer. Gardez votre liberté afin que nous demeurions attachés à vos pas...

C'est comme si le poète allumait des petites lumières partout dans ses mots, c'est simple, sa poésie fait tout le reste, c'est très clair, plus clair que tous les mots alignés. Les mots révèlent leur sens intime. Sa poésie fait vivre les choses, elle les colore et elle les meut. Saint-Denys Garneau parle de la mort, mais c'est le plus grand des vivants, c'est comme un rêve qui se réalise au son de sa voix et qui efface la mort de ma vie.

Ce qui importe, c'est d'écrire, dit-il, d'oublier un peu votre savoir (mais pas votre orthographe ni votre syntaxe!), d'avancer en toute ignorance et confiance dans l'inconnu, guidé seulement par votre plume.

L'essentiel n'est pas d'apprendre des recettes d'écriture, cela n'existe pas (on peut étudier la littérature et il y a des cours pour cela), l'essentiel c'est d'écrire, de laisser aller votre main librement, et tout ira de soi, vous verrez, avec ma collaboration attentive.

Il est important de ne pas désespérer de vos moyens, me dit-il encore (n'y pensez tout simplement pas), peu à peu votre voix émergera, votre style se précisera, votre talent s'affirmera. Un texte est toujours neuf, comme une rencontre nouvelle, tout est à recommencer à chaque fois, et il ne s'agit pas de faire des prouesses ou des virtuosités, ou même de bien écrire, il s'agit surtout d'être vrai, de trouver un ton qui vous appartienne, le seul, l'unique qui vous convienne et qui, par conséquent, nous plaira...

Saint-Denys me parle. Puis il tire de sa boîte magique des dizaines de mots et esquisse en l'air des poèmes. C'est comme un langage sans paroles. Les mots tirent à eux une réalité qui m'était invisible. Je croyais tout savoir, je vois que je n'ai rien

appris, je ne faisais que singer la vie avec des mots qui n'étaient pas à moi, avec des mots idiots, j'écrivais des imitations de livres qui ne m'apportaient rien, qui ne me changeaient pas, qui ne me donnaient aucune vision.

Et là tout à coup, avec Saint-Denys, des mots viennent frapper à la porte de mon coeur, c'est plein, c'est limpide, c'est si beau que je ne veux plus revenir de ce pays, je ne veux plus revenir du pays de Saint-Denys Garneau.